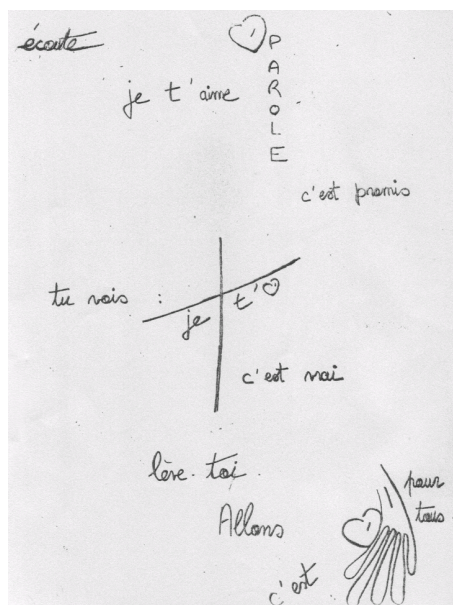


L'écoute à l'école des moines de Tibhirine (II) : l'écoute mutuelle*

« Aujourd'hui, écouterez-vous
sa parole ? » (Psaume 94)

L'interpellation du psalmiste résonne chaque matin dans nos maisons de prière et donne sens à nos journées. Elles deviennent alors l'espace d'une recherche et de la rencontre d'une Parole, de « sa parole ».



Écoute, invitait Frère Christophe lors de la retraite aux Petites Sœurs de Jésus qu'il introduisait par ce dessin en 1990. Une écoute assidue pour entrer en mémoire vive : une lectio profonde, « visitation » du temps passé et présent pour lui offrir un sens nouveau.

Cela passe par l'accueil appliqué d'un *Je t'aime* offert par la Parole qui coule du cœur transpercé du Christ qui nous espère et nous assure. Un *Je t'aime* à croire... pour se laisser réellement visiter et naître aujourd'hui à sa nouveauté.

* La première partie de cette étude est parue dans *Collectanea Cisterciensia* 83 (2021), p. 373-386.

Un *Je t'aime* attesté par la Croix qui nous assume et nous délivre du péché... à accueillir, incarner, pour se laisser modifier : à habiter chaque jour.

Un *Je t'aime* bien gardé qui devient mission à partager, à célébrer : se laisser envoyer pour vivre dès aujourd'hui l'éternité, parce que Frère Christian le rappelait, je n'ai qu'un seul jour pour faire de l'éternel, et c'est aujourd'hui... et c'est pour tous !

La Parole reçue en soi nous fait redevenir chair signifiante, livre à lire pour tous à condition d'y « mêler notre propre sang ». La liturgie du don, du *Je t'aime*, nous saisit : lectio, oraison, conversion, communion...

Car le fruit de l'écoute de cette Parole est ce lien d'alliance indéfectible, lien d'amour, relation totale à la Parole – discernée dans ses différentes « tables » – et à ceux qu'elle relie, à commencer par ceux qui vivent ensemble :

Au creux du désert, la Parole juge nos relations avec nos frères de solitude. Venir au désert pour apprendre à aimer. Faire de tout homme un frère qui attend Jésus-Christ et nous pourrons alors reconnaître sur son visage la trace de cette venue. Ce sera NOËL. Accueillir tout homme comme le Christ afin de reconnaître le Christ en tout homme.

Frère Christian, Homélie pour le 2^e dimanche de l'Avent C, 6 décembre 1970, *L'AUTRE que nous attendons : homélies de P. Christian de Chergé 1970-1996*, Éd. de Bellefontaine, 2009, p. 5.

La Parole vient nous chercher « au creux du désert ». Elle sait où nous trouver en cette école de charité, en notre désir parfois fatigué, épuisé au bord du puits. Notre fraternité elle aussi est visitée pour entrer en conversion pour un plus de communion, et devenir à son tour Parole, « signe sur la montagne ».

« Donner sa vie à la façon de JÉSUS... » Ce qui était, est en quelque sorte individuel dans la personne de JÉSUS (en réalité, œuvre trinitaire), est devenu communautaire dans l'ordre donné par Jésus de réitérer ce que lui-même a fait.

Frère Christian, Chapitre du mardi 7.02.1995, *Dieu pour tout jour. Chapitres du P. Christian de Chergé à la communauté de Tibhirine (1985-1996)*, Éd. de Bellefontaine 2009, p. 515.

Il est bon de réentendre que l'acte de donner sa vie est un acte à double face, personnel et communautaire. La vie monastique en est une vivante illustration. Il faut aussi rappeler qu'elle n'est possible que dans ce qui l'irrigue et lui donne forme christique chaque jour : la prière...

La prière de Jésus : présente au quotidien, elle transfigure les êtres et les choses les plus humbles. Jésus VOIT autrement, plus loin, plus profond. [...]

Notre prière... dans le silence, avec Jésus, pour transfigurer la vie, l'accueillir autrement, changer notre façon de voir : des intuitions. Le désir de toutes les traces de Dieu... Il vit et il crut. Mais... maladies du regard qui sont souvent des maladies de la prière.

Frère Christian, Homélie pour la Transfiguration, 6.08.1983,
L'AUTRE que nous attendons, p. 106.

Sans ce climat de prière, sans ce regard qui porte plus loin, illumine le quotidien et le fait scintiller des possibles que seul Dieu peut révéler, la vie est promise à l'asphyxie. Or, c'est bien de souffle dont la vie a besoin, et qu'elle cherche à tout crin. Ce souffle, c'est dans la Parole qu'elle le trouve.

Entrer dans ce souffle, c'est faire l'expérience d'une écoute multi-dimensionnelle dans laquelle le tout de la vie devient Parole. Apparaît alors l'élan pauvre et beau de chacun-e participant de l'effort commun à répondre du don reçu. La vie tout entière entre alors en lectio. On en connaît le coût à défaut d'en connaître tous les chemins :

La chair et le sang apprennent qu'ils sont faits pour cette Parole, qui est essentiellement un OUI, un OUI d'Amour ; et les voilà entraînés dans l'océan de l'Amour, pataugeant à la mesure de l'inexpérience de ce OUI. Peu à peu, nous apprenons d'où nous descendons et vers qui nous allons. Nous venons de cet océan et nous y retournons. Le terreux que nous sommes peut se laisser porter vers cet océan sans peur de s'y dissoudre.

- Il y a plus... je ne suis pas seul à patauger ; nous pataugeons TOUS plus ou moins.

Parce que nous sommes tous faits de chair et de sang, nous sommes tous membres en devenir du Corps du Christ. En chacun de nous le Verbe veut se faire chair, c'est-à-dire que tout frère selon la chair peut redevenir pour moi Parole de Dieu.

Frère Christian, Homélie du 21^e dimanche du TO, 22.08.1982,
L'AUTRE que nous attendons, p. 73-74.

Porte étroite perpétuelle, nous voici mis au défi de cette écoute ample et profonde qui vient nous chercher jusque dans nos résistances à une telle largeur de vue. Nous voici non seulement restitués sur un pied d'égalité – nous pataugeons et nous sommes membres de ce Corps du Christ qui s'est confié à nos visages – mais nous sommes portés par l'écoute fine des autres du meilleur de nous-mêmes : notre capacité à être Parole de vie pour eux. Quelle belle invitation pour une communauté que d'entrer dans cette dynamique de mutualité...

Choisir la mutualité

En parcourant les enseignements de Frère Christian, on découvre ce mot associé à beaucoup d'autres : charité, émulation, consentement, éclairage, responsabilité, patience, affection, respect, interdépendance, support, confiance, ressemblance, paix, accueil, conversion, admiration, reconnaissance... Tout apparaît dans cette respiration de la mutualité, comme un véritable style qui semble caractériser la communauté en vie de la Parole.

Si l'on interroge la règle de saint Benoît sur les lieux où s'exerce cette mutualité, on la découvre d'abord au chapitre 35, dans le service de la charité. Frère Christian commente :

Si, dans une communauté, nous devons nous rendre le service mutuel de ce que chacun peut, de ce que chacun est, c'est parce que, plus profondément, nous nous savons et nous nous voulons frères. Cette relation de parenté inaliénable est comme mise à jour par l'appel commun et c'est elle qui va qualifier désormais le moindre de nos actes, le rendant d'autant plus utile qu'il aura été libre et gratuit.

Frère Christian, Chapitre du mardi 26.09.1989,
Dieu pour tout jour, p. 296.

Ce qui fonde le service mutuel, c'est cette parenté inaliénable. L'un atteste de l'autre, et vice-versa. C'est à la fois un donné et un effort dont le fruit est la fraternité active.

Au chapitre 72 de la règle de saint Benoît, c'est l'obéissance qui est mutuelle.

Au terme de sa Règle, et peut-être au soir de sa vie, Benoît en vient à parler d'obéissance mutuelle comme du chemin qui mène à Dieu et par lequel les frères prouvent qu'ils ne préfèrent absolument rien au Christ (RB 72). Enfin, comme pour mieux rejoindre le modèle unique, dans sa forme d'obéissance qui est l'humilité par excellence, le frère est autorisé à discuter avec son Abbé de l'ordre reçu « avec patience et à propos, sans témoigner ni orgueil, ni résistance, ni contradiction ». On pense à la prière de Jésus : Père s'il est possible... non ma volonté mais la tienne ! Benoît a sans doute démasqué le danger de fausse humilité sous une obéissance instantanée qui laisserait à celui qui obéit ainsi « sans délai » son jugement propre, son « quant à soi ». Il n'y a pas de « quant à soi » en Jésus.

Frère Christian, Chapitre du mercredi 7.12.1988,
Dieu pour tout jour, p. 261.

Point de bascule spirituelle, l'obéissance est l'écoute active qui précède le geste du service mutuel. Parole intérieure qui ne peut être trahie par le geste, elle est ce OUI inconditionnel exposé au vent des vicissitudes communautaires, aux tempêtes des tentations de repli sur

soi. Jésus n'a été que OUI, nous rappelle saint Paul (2 Co 1, 19). Quant à Marie, son OUI est passé par bien des silences songeurs ou dévastés. Mais la Visitation et son Magnificat ont empli son intérieur de confiance devant l'inconnu et l'impensable.

Pas de « quant à soi » en Jésus, nous dit Frère Christian. Pas de vie en dehors de cette adhésion sans faille à la bonté du Père dans la puissance de l'Esprit. Tout est mutuel, tout est trinitaire en Lui, sans confusion. Et il nous ouvre le chemin de cette mutualité dans le miroir de nos vies personnelles et communautaires. Rien de moins... La vie à cette profondeur de vue commence par là : choisir la mutualité, essayer de la rejoindre dans un au-delà de nous-mêmes offert à notre désir. Frère Célestin le formule à sa manière dans une intention de prière :

Nous n'arrivons pas à voir suffisamment dans les frères la Règle vivante, et nous ne savons pas lire assez, dans la vie communautaire, le don promis par le Seigneur.

Frère Célestin, Intentions de prières diverses « Prier au quotidien »,
12.10.1995, Archives de Notre-Dame de l'Atlas.

L'évidence lucide, remise à Dieu, devient alors tout en même temps un chemin de contemplation et de conversion. Frère Christophe l'exprimera aussi à sa façon lors de la retraite aux Petites Sœurs de Jésus :

Voir mon frère et ma sœur comme une promesse. Et me laisser voir par Dieu : accepter d'être sa promesse.

Notre désir sera-t-il au rendez-vous de cette échappée des regards ? Se laissera-t-il conquérir par l'idée qu'il y a en nous, chacun de nous, bien plus que ce que l'œil peut y discerner ? Il faut Dieu pour l'emmener au pays de l'enfance heureuse.

Désirer rejoindre « l'esprit de la communauté »

Ce qui se cherche entre nous, dans nos communautés, n'est pas à fleur de peau, ni même à fleur de cœur. Nous finissons par savoir que ça nous tient profond !

Ainsi, il n'y a de contemplation possible que là où il y a ouverture à la communauté de vie, à la communion, à la famille humaine tout entière...

Et il n'y a de communauté possible que là où il y a disponibilité à la contemplation des merveilles de Dieu cachées en chacun, des signes de l'Unique qui s'écrivent sur nos visages comme autant de différences promises à la communion des saints.

Même s'il faut encore que, pour un peu de temps, cela nous soit difficile à voir.

Frère Christian, Homélie prononcée à Tamié le 27.04.1995, reprise pour le Chapitre du mardi 12.03.1996, *Dieu pour tout jour*, p. 549.

Recherche, ouverture, disponibilité... C'est l'envers de la suffisance, et c'est le goût de l'autre/Autre qui est en jeu.

Un des indices de cette écoute mutuelle se donne à observer dans la liturgie :

Quand la participation des frères laisse à désirer, c'est qu'on n'a pas rejoint « l'esprit de la communauté ». Cet esprit existe ICI, différent de Tamié, Aiguebelle, Bellefontaine. Le meilleur chantre est celui qui sait faire vibrer les harmoniques de cet « esprit », qui va ÉCOUTER, puis composer avec.

Frère Christian, Chapitre du mardi 6.08.1991, *Dieu pour tout jour*, p. 379.

L'image musicale est très instructive. Les harmoniques sont ces sons produits par des instruments à corde en forçant la vibration d'une corde à un mode supérieur à son mode fondamental. En somme, on force vers le haut... Rejoindre l'esprit de la communauté, c'est donc consentir à ce mouvement vers le haut auquel nous sommes conviés, attirés, parfois même contraints, par l'Esprit qui nous presse. Dès lors, deux options s'offrent à nous :

Deux façons de vivre en frères : chacun chez soi, cf. lecture aujourd'hui : Loth et Abraham : qu'il n'y ait pas de dispute entre toi et moi (Gn 13, 8) ; coopération (vivre ensemble, *in unum*).

Frère Christian, Chapitre du mardi 25.06.1991, *Dieu pour tout jour*, p. 372.

Nous nous rendons compte assez vite que les impasses se précisent. Dans l'esprit de Christian, l'impossible à vivre peut cependant ouvrir des chemins inattendus...

Il s'agit d'aimer ceux qui ne m'aiment pas, et me le montrent. Il n'est donc pas envisagé que je puisse avoir l'initiative de ce mouvement d'hostilité. Pour autant, saint Benoît, en reprenant ce conseil évangélique à son compte, prouve bien qu'il ne se fait pas de trop grandes illusions : l'inimitié mutuelle peut s'introduire même dans le cloître et le moine qui ne sort pas peut un jour se trouver affronté à de violentes antipathies au sein même de la communauté. [...]

La parabole du prodigue (aujourd'hui) peut nous amener à réfléchir : les monastères sont assez bien peuplés de « fils aînés », or, c'est visiblement parmi eux que se fomentent l'inimitié – très « raisonnable » – contre tous les frères prodigues. Un moine sans miséricorde est une fontaine tarie. On dit que Silouane priait très souvent pour ses ennemis. Il affirmait : « Le Saint Esprit est amour et donne à l'âme la force d'aimer même les ennemis. Celui qui n'a pas cet amour n'a pas encore connu Dieu "puisque" le Seigneur est Créateur et miséricordieux et il

a compassion de TOUS.» [...] Ces directives ont l'avantage d'indiquer des moyens concrets pour désamorcer, désarçonner l'inimitié et vaincre l'inhibition où elle nous met... Faire les gestes de la dilection, de l'AMOUR comme le Samaritain sur le blessé du chemin.

Frère Christian, Chapitre du samedi 5.03.1988,
Dieu pour tout jour, p. 222-223.

Voilà le défi, et le mal à vaincre : l'inimitié mutuelle, par la miséricorde. Au fond, il nous faut « soigner » nos inimitiés, c'est-à-dire, les identifier et y remédier en jouant de ces harmoniques dont seul le pardon a le secret. Il s'agit de créer des réflexes de survie. Quand l'envers de la charité guette, le mouvement à adopter est d'immédiatement « injecter » une parole, ou un geste concret qui entreront en résistance avec l'inimitié qui semble vouloir s'installer. Cela augmentera la force dans le combat des pensées, et renforcera ainsi l'aptitude à choisir la bonté comme seule expression désirée et choisie pour nourrir la vie commune.

L'écoute mutuelle en pratique : conversion à l'autre et garde du frère

Pour être très concret, Frère Christian livre à ses frères, et à nous aujourd'hui, quelques questions pour y réfléchir :

- Est-ce que je suis assez « chrétien », « cordial » avec chaque frère ? Cela n'exclut pas les tensions, les divergences de points de vue. Mon frère est toujours plus grand que l'idée que je m'en fais. Au pire : il vaut beaucoup mieux que l'idée qu'il a de moi !
- Ai-je le courage de la correction fraternelle évangélique : va trouver ton frère... gagne-le (Mt 18, 15 s.) ?
- Quelle est la teneur de la parole, la coloration des paroles que je pense (sans le dire forcément) qui m'habitent ?

Frère Christian, Chapitre du samedi 10.02.1990,
Dieu pour tout jour, p. 315.

La première question nous amène à un premier sursaut : se laisser surprendre par l'autre.

... cet Homme-là nous dit que tout homme est un PUIT, même celui qui l'ignore, ou qui s'est fermé, bouché, depuis longtemps. Jésus vient chercher de l'eau au puits de la Samaritaine. Entendons au cœur de cette femme, au fond profond de sa vie. [...]

Mystère de l'homme, mystère du frère : nous disons il est ceci, il est cela, et voici que s'ouvre une autre profondeur. Il semblait de roc : les pierres même se sont émues ! Mais cette prière-là peut aussi pleurer abondamment et devenir d'autant plus solide pour fonder l'Église, qu'il a pleuré longuement, pauvrement. Les disciples croyaient

connaître Jésus... Surprise ! Que peut-il bien avoir à dire à cette femme ! Ils croyaient connaître cette femme de mauvaise vie, et la Samaritaine adultère parce qu'idolâtre impure... Surprise !

Frère Christian, Homélie du 3^e dimanche de carême, 14.03.1982,
L'AUTRE que nous attendons, p. 57-58.

La deuxième question pointait l'aspect de la garde du frère à travers la correction fraternelle. Approfondissons...

C'est par la BONTÉ que l'homme est appelé à dominer l'univers, mais en se détournant du BIEN, il a cédé à la tentation et à l'illusion de la force. Et cette confession de la bonté de Dieu se répercute dans l'accueil du semblable : Celui-ci est la chair de ma chair... Dieu a même besoin de ma conversion à l'autre pour continuer de me créer librement à son image, homme et femme, de génération en génération.

Frère Christian, Chapitre du mercredi 23.07.1986,
Dieu pour tout jour, p. 138-139.

La vocation à la bonté exige ma propre conversion avant même celle de l'autre. Son accueil est conditionné par cette libre action de Dieu en nous. Ne pas gêner Dieu dans sa bonté et son expression en moi... Nous revenons à cette table d'écoute permanente que les événements dressent sur notre chemin, et nous révèlent à nous-mêmes. Encore faut-il faire l'effort de lecture de tous côtés ! Illustration...

Un jour, en classe, Augustin, pour expliquer un texte, fait une satire mordante des fous du cirque. Il n'a pas noté la présence d'Alypius dans son auditoire. « Tu sais, toi notre Dieu, que je n'ai pas songé, à ce moment-là, à guérir Alypius de cette peste... mais lui, vivement, prit cela pour lui et crut que je l'avais dit uniquement à cause de lui. » Beaucoup, à sa place, se seraient irrités contre le redresseur de torts intempestif, mais « lui le reçut pour s'irriter contre lui-même et en vouer un amour plus ardent ». Excellent exemple de correction fraternelle réussie parce que strictement enracinée dans le respect et l'admiration mutuels.

Frère Christian, Chapitre du lundi 2.03.1987,
Dieu pour tout jour, p. 168.

Nous voyons que le respect et l'admiration mutuels sont les deux conditions de la correction fraternelle, à ajouter à la considération de la poutre et de la paille !

Un autre mal est ici à nommer, et c'est la troisième interpellation lancée par Frère Christian. Elle porte sur ces paroles intérieures que sont les pensées qui peuvent vite devenir un poison pour tous :

La médisance est à l'exact antipode de la correction fraternelle telle que Jésus la conçoit dans l'Évangile et qui consiste à dire d'abord au frère concerné, en tête à tête, ce que nous aurions à lui reprocher. Nous ne pouvons passer aux stades suivants des témoins ou de l'assemblée

que si le frère n'a pas su prêter l'oreille. Abba Sisoès disait à son disciple Abraham : « S'il te vient des visiteurs et que tu les aperçois de loin, tiens-toi en prière et dis : "Seigneur Jésus Christ, délivre-nous de la médisance et de l'insulte, et reconduis-les de ce lieu en paix." » Il y a encore ce que saint Bernard en a dit (Div. 17, 4) : « La détraction répand la mort sur son passage, une triple mort : on y perd non seulement le temps de la vie mais la vie elle-même. Le détracteur est un mort, ainsi que celui qui l'écoute, car la charité les quitte tous les deux... Et, souvent, la victime elle-même, mise au courant de la détraction évidemment exagérée, est blessée, s'irrite et la charité la quitte aussi. C'est une vraie langue de vipère qui d'un coup tue trois personnes. » Si quelqu'un se croit religieux sans tenir sa langue en bride, mais en se trompant lui-même, vaine est sa religion (Jc 1, 26).

Frère Christian, Chapitre du jeudi 17.03.1988,
Dieu pour tout jour, p. 228.

La médisance et la détraction sont le stade avancé d'un empêchement majeur dans l'écoute mutuelle recherchée, symptôme, sans aucun doute, d'un « quant à soi » installé. Frère Christian utilise volontiers cette expression, qui lui semble chère, pour désigner l'inertie, voire le boulet de toute vie spirituelle, a fortiori dans sa dimension communautaire.

Passer du « quant à soi » au « quant à Lui »

Haïr sa volonté propre : on remarquera que le possessif « sa » n'est pas dans le latin – peut-être allant de soi – on peut aussi en déduire que toute volonté propre est haïssable – et il nous arrive parfois de nous heurter à celle d'autrui comme à un obstacle interdisant le dialogue. Cette ouverture vers un sens plus large a le mérite de relativiser notre volonté personnelle : quand elle s'impose, elle ne vaut pas mieux que d'autres. Elle montre aussi que la VOLONTÉ est au service de la RELATION, et donc du dialogue, du partage. Elle est l'enfant de l'amour. S'il faut haïr la volonté propre, c'est précisément parce qu'elle se refuse aux règles de l'amour et joue le jeu de l'égoïsme et de la haine. C'est dans cette mesure que Montaigne avait raison d'affirmer : « Le MOI est haïssable », le moi qui s'isole dans son quant à soi. Nul n'est une île.

Frère Christian, Chapitre du mercredi 8.06.1988,
Dieu pour tout jour, p. 241-242.

Il s'agit bien de revenir aux fondamentaux monastiques qui veulent attaquer à la racine l'obstacle majeur à la charité fraternelle, et à l'obéissance qu'elle implique. La volonté propre est bien le premier champ d'investigation profonde, à démasquer sous toutes ses formes :

L'essentiel : échapper à son « quant à soi ». Une obéissance extérieure parfaite peut très bien laisser intact ce « quant à soi » : on n'en pense pas moins. L'obéissance intérieure exige parfois un temps de dialogue,

de concertation, d'éclairage mutuel, non pas pour ne pas obéir, mais pour obéir MIEUX. Intelligence (*inter-legere*) et obéissance (*ob-audire*) vont de pair : entendre ce qui doit être lu entre les lignes.

Frère Christian, Chapitre du jeudi 18.04.1991,
Dieu pour tout jour, p. 366.

L'introspection s'impose ! Il s'agit de lettre et d'esprit. Il s'agit de discernement... En la matière, l'abbé (l'abbesse !), nous dit Benoît, est le maître. Comme c'est à lui qu'il revient de conduire chacun de ses frères sur le sentier de la charité et de l'obéissance, c'est là qu'il convient d'examiner les conditions de réponse dans la vie communautaire. À chacun de s'examiner, abbé compris !

« Il appartient à l'Abbé... de modérer toutes choses et de les disposer de telle sorte que les âmes se sauvent et que les frères accomplissent leur tâche sans motif légitime de murmurer... » (RB 41) Il sait quels dégâts le murmure peut causer dans la vie spirituelle du moine, paralysant toutes ses énergies, aveuglant son regard intérieur. Le Père Loew (*Comme s'il voyait l'invisible*) compare cette révolte à la pointe d'aiguille qui suffit à crever une outre. Ainsi, dit-il, « nous atteignons notre âme et la dégonflons du souffle de l'Esprit ». Le Père Chevrier disait, dans la même ligne, qu'il ressemble au démolisseur qui peut, « en une matinée, faire plus d'ouvrage que cent maçons en une journée ». L'envers du murmure, ce sera le réflexe de rebondir dans la louange de Dieu quoi qu'il arrive : *'ala kulli hâl al-hamdu lillâh* (en toute circonstance, louange à Dieu). Il faut sans doute distinguer le murmure spontané qui n'est qu'un gémissement de contrariété... comme le fils de la parabole qui grogne et dit NON avant de s'exécuter. Le murmure pernicieux est celui qui persiste au sein même de l'obéissance, qui envahit le silence et nous fige dans notre quant à soi : on critique, et on va de proche en proche semer l'acide de notre mauvaise digestion.

La Bible est là pour fixer dans nos mémoires ces MURMURES qui ont paralysé le peuple dans son exode... murmures au désert (pas d'eau... pas de pain... toujours la même manne... où est passé Moïse ?... etc.) ; murmures autour de Jésus : qu'est-ce que ce Pain vivant dont il nous parle, et cette chair à manger ? Murmures des ouvriers des premières heures. Le plus souvent pour des questions de manger et de boire... vrai aussi dans la RB ! Saint Benoît condamne sévèrement ; il faut noter son soin à éviter les situations concrètes où naissent contestations ou murmures : ainsi on donnera à chacun le nécessaire afin qu'il soit en paix (RB 34) et ainsi de l'aide à la cuisine (RB 53). De même les semainiers de la cuisine (RB 35) auront un coup à boire et du pain une heure avant le repas « afin qu'ils puissent servir leurs frères sans murmurer et sans trop de fatigue ». On peut se demander si Benoît, comme Abbé, n'a pas connu lui aussi la tentation du murmure : forme de l'impatience, de l'égoïsme, de l'orgueil, de la jalousie.

Frère Christian, Chapitre du mercredi 16.03.1988,
Dieu pour tout jour, p. 227-228.

Le rôle de l'abbé est donc d'accompagner et de désamorcer le piège du murmure, écho malgré lui de cette volonté propre dont la pâque n'est jamais acquise...

Deuxième expression du quant à soi, c'est la contestation...

Pour Benoît, il y a des choses qu'il faut aimer et d'autres qu'il ne faut pas aimer : trop parler, rire, contester... C'est que ces choses-là conduisent vite à la caricature de l'amour.

CONTENTIO : elle est placée par Paul, avec la jalousie et l'envie, au rang des convoitises de la chair. Il s'agit de cette forme de CONTESTATION qui dégénère vite en querelle, discorde, esprit de rivalité. C'est peut-être inconscient au début : on se contente de dire ce qu'on pense, sans trop prendre garde au fait qu'on prend souvent le contre-pied d'un autre et qu'on s'attache d'autant plus à son idée qu'elle n'est pas celle d'autrui. Bien sûr, on ne va pas « contester » tout ni sur tout, au moins pour commencer. Mais chacun a un domaine où il se sent plus maître de lui, plus libre de contredire, au nom de l'expérience, du bon sens et même de la vertu. Rien à voir avec le fait tout naturel de donner son avis. Ici, c'est à la décision ou à l'autorité qu'on se heurte et il entre le plus souvent dans cet affrontement une part non négligeable de refus de toute subordination, de jalousie plus ou moins instinctive de l'autre. On comprend que la RB ait enchaîné la trilogie : jalousie, envie, rivalité... Si on n'y prend garde, on va accumuler le « contentieux » et tout devient objet de litige (femmes autour de Jésus).

Frère Christian, Chapitre du jeudi 14.07.1988,
Dieu pour tout jour, p. 248.

Fine psychologie qui souligne cette pente douce de la contestation. On l'aura compris, l'abbé, « lieu-tenant » du Christ dans sa communauté, est le paratonnerre de bien des combats sur lesquels il lui revient de veiller en frère, en père, en fils du Père.

Durer...

Enfin, le plus difficile, nous le savons, c'est de durer !

Le support mutuel, se supporter les uns les autres, cette attitude tient d'un certain réalisme où l'attention à l'autre peut s'exercer en vérité. Elle peut aussi dégénérer en fatalisme, en repli sur soi, en convention tacite de non-ingérence dans le champ d'autrui, sous prétexte de non-agression : « Supportez-moi comme je suis, on ne me changera pas ! Il me faut bien, moi aussi, vous supporter comme vous êtes ! » Cette attitude fermée dessert le progrès de l'amour mutuel, car celui-ci ne peut prendre appui que sur ce qu'il y a de BON en chacun, et il se paralyse dès qu'on tend à s'enkyster dans son « quant-à-soi ». Parce qu'on ne peut supporter – avec raison – celui qui veut à tout bout de champ arracher votre ivraie (ou la paille de votre œil), on s'accommode mieux de fermer les yeux de concert, laissant chacun cultiver son

mélange de bon grain et d'ivraie. D'instinct, on se rembourre du côté où l'autre vous bourre... tant il est onéreux de rester vulnérable avec le pauvre courage d'être soi-même lorsqu'on ne voit pas comment, actuellement, faire, penser, ou dire les choses autrement. La grâce de notre petite communauté me paraît être d'interdire tout camouflage et de nous porter les uns vers les autres dans le besoin où chacun est de tous les autres, tour à tour ou ensemble... quitte à s'écrier avec Jésus : Engeance incrédule et perversie, jusques à quand aurais-je à vous SUPPORTER ? Mais Jésus, lui aussi, a eu besoin de ces hommes-là et il les a supportés jusqu'à l'extrême et le bilan est POSITIF !

Frère Christian, Chapitre du mercredi 4.12.1985,
Dieu pour tout jour, p. 78-79.

Réalisme qui pointe vers l'attention à l'autre conditionnée par notre rapport à notre vulnérabilité. Seule capable de nous extraire de notre suffisance, cette connexion consentie à nos zones « fragiles » nous garde en communion avec les autres vulnérables. Et cela va loin !

Le support des infirmités : citation textuelle de RB 72, 5 du bon zèle. Il s'agit de « TOLÉRANCE » vis-à-vis de ce qu'on ne peut changer, au moins facilement (l'instinct porte à l'in-tolérance). Cf. la prière soufie (qu'on dit inspirée de saint François : assez de courage pour changer ce qui doit l'être, assez de patience pour accepter ce qui ne peut être changé, assez de sagesse pour discerner l'un de l'autre).

Frère Christian, Chapitre du mardi 14.05.1991,
Dieu pour tout jour, p. 368.

En réalité, ce faisant, il semble que nous soyons situés dans une zone active où se donne alors à sentir autre chose :

Assumer l'espérance, ce sera éprouver la résurrection à l'œuvre dans toutes les réalités humaines, même les plus opaques, mêmes celle qu'en apparence nous subissons. Car c'est un fait, comme le dit Saint Paul, le Christ a été établi au-dessus de toutes les puissances et de tous les êtres qui nous dominent. Oui, la RÉSURRECTION et l'ASCENSION de l'humanité en CHRIST, cette unique Bonne Nouvelle capable de révolutionner tous les horizons, est une réalité qui s'éprouve et se prouve jusque dans les relations entre les personnes, et il est possible de la VOIR à l'œuvre partout où se trouvent délibérément combattus les mauvais génies de la puissance, de l'argent, de la lutte des classes, ou de cultures, ou de religions.

Partout où s'engage le DIALOGUE pour donner naissance à un langage nouveau.

Partout où la peur est prise à bras le corps, désarmée comme on charme un serpent.

Partout où s'avalent les couleuvres et les paroles venimeuses sans que soient modifiées les raisons profondes qu'on a d'aimer quand même.

Partout où la maladie devient un lieu de rencontre, de partage, de sollicitude, lieu de purification, lieu d'un OUI à la santé de Dieu.

Oui, l'Ascension de l'univers s'accomplit à travers tous ces gestes furtifs de salut et de paix, quand on s'aide mutuellement à voir et à respirer au-dessus de la mêlée quotidienne, quand la bonté d'un frère nous provoque à l'action de grâces en même temps qu'à la confession de notre peu d'amour. Moments de grâce quand on sent vibrer en soi et autour de soi l'harmonie en travail dans la création, quand vous prend l'envie de danser ensemble le cantique des créatures, en levant, comme François d'Assise, les mains faites pour tout accueillir, y compris les stigmates de la Passion... Expérience fugitive de la BÉNÉDICTION de Dieu sur le monde et JOIE de se laisser entraîner ensemble plus loin que la piste d'envol, car nous étions poussière, mais il n'en est plus ainsi désormais ; cette poussière vibre d'amour dans le cœur du Père, Corps du Fils bien-aimé, et ciment de notre communion.

Frère Christian, Homélie pour l'Ascension, 20.05.1982,
L'AUTRE que nous attendons, p. 67-68.

Cette dimension de l'espérance pour Christian est centrale et il n'est pas étonnant qu'elle vienne se loger au beau milieu de la vie communautaire, comme ce cadeau fait à la stabilité persévérante.

En définitive, c'est ce plan de l'ESPÉRANCE qui va recouvrir tous les autres et on peut considérer la patience comme l'expression quotidienne, comme l'incarnation en quelque sorte de la « petite espérance ». Et plus celle-ci sera, plus il y faudra consacrer de patience ! Pas étonnant, dès lors, que la vie religieuse tout entière placée sur orbite d'espérance du Royaume à venir, soit le creuset par excellence des patiences les plus variées et raffinées. Paul VI l'affirmait entre les lignes lorsqu'il définissait la charité dans la vie communautaire (*Evangelica Testificatio* 39) comme une espérance active de ce que les autres peuvent devenir avec l'aide de notre soutien fraternel. « Le signe de sa vérité se trouve dans la simplicité heureuse avec laquelle tous s'efforcent de comprendre ce qui tient à cœur à chacun. »

Et nos CST [Constitutions] font écho au Pape, notamment la CST 13 qui parle « du constant amour de tous les frères : les frères supportent avec la plus grande PATIENCE leurs infirmités et se servent mutuellement avec humilité ». La CST 3 affirme de même : « Portant le fardeau les uns des autres, ils accomplissent la loi du Christ et, participant (ainsi) à ses souffrances, ils espèrent entrer dans le Royaume. » On y voit le support mutuel devenir monnaie de l'espérance qui aspire à la plénitude de l'Amour. Et cette patience requiert la STABILITÉ dans le monastère, comme l'espérance requiert le Royaume.

Frère Christian, Chapitre du Lundi 9 décembre 1985, « Sois patient »,
Dieu pour tout jour, p. 80.

Nous voici donc placés sur le plan de cette éternité qui cherche à se dire dans les plus petites choses de nos quotidiens et des relations qui les habitent. L'urgence est donc claire et l'appel, au détour d'un chapitre, se fait vibrant :

Oui, ne pas abandonner son poste... ne pas laisser tomber la passion, le désir, la volonté qu'on a d'AIMER... et tout attendre de la miséricorde de Dieu, c'est tout un. Car s'essayer à AIMER, sans cesse, c'est à la fois éprouver sa misère, son incapacité, et goûter déjà la force d'aimer que donne la simple espérance d'aimer mieux et quand même.

Frère Christian, Chapitre du samedi 27 février 1988, « RB 4, 26...
Ne pas abandonner l'amour », *Dieu pour tout jour*, p. 219.

Le mot-clé de cette durée, apparaît en filigrane :

Au fond, la seule raison que nous ayons de ne pas désespérer de nous-mêmes, des autres et du monde, c'est la certitude qui nous est donnée que Dieu est MISÉRICORDE.

L'objet de l'espérance est le Royaume... mais la clé, le moyen qui nous ouvre le Royaume, c'est la miséricorde.

Frère Christian, Chapitre du samedi 19 novembre 1988,
Dieu pour tout jour, p. 253.

Cette réception en soi de la miséricorde, crée une mission qui porte un nom :

Il me semble que nous recevons là aujourd'hui, comme un surcroît d'appel pour ce « martyr » qui nous est destiné, celui de l'ESPÉRANCE. Oh ! Il n'est ni glorieux ni brillant.

Il s'ajuste exactement à toutes les dimensions du quotidien. Il définit depuis toujours l'état monastique : le pas à pas, le goutte à goutte, le mot à mot, le coude à coude... et cela qu'il faut recommencer, en vie régulière, chaque matin, encore dans la nuit, et cela qu'il faut continuer de ruminer, de corriger, de discerner, d'attendre surtout. Voilà bien le chemin par où « il nous précède », « de commencement en commencement, par des commencements qui n'ont pas de fin... »

Frère Christian, Homélie pour la Vigile pascale, 2-3 avril 1994,
L'AUTRE que nous attendons, p. 426.

Consentement à soi, consentement à l'autre... Dieu ne cesse de faire du neuf à travers l'écoute de la Parole et de nos frères devenus Parole dans l'écoute mutuelle. C'est aussi depuis ce point d'écoute vital, depuis ce « tiers-monde de l'espérance » que les événements peuvent devenir signe des temps : ceux-là mêmes que nous sommes invités à scruter et à guetter au nom de tous comme l'aurore jusqu'au bout de toutes les nuits.

(à suivre)

Université de Fribourg

Bureau MIS 5236B

Av. de l'Europe 20

CH – 1700 FRIBOURG

marie-dominique.minassian@unifr.ch

Marie-Dominique MINASSIAN

